

Un aller simple pour la Turquie

Marie-Andrée Lamontagne

Numéro 778, mai-juin 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/77921ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamontagne, M.-A. (2015). Un aller simple pour la Turquie. *Relations*, (778), 10–10.



Photo : Martine Doyon

UN ALLER SIMPLE POUR LA TURQUIE

Ainsi donc l'Occident fabrique lui aussi des terroristes. Aiguillés par des réseaux, des jeunes gens se mettent en route, contre l'avis de leur famille, qui les revoit plus tard sur Internet, cagoulés et un coutelas à la main. Il faut compatir au désarroi des familles, craindre pour nos sociétés et trouver des moyens pour purger les esprits de ce radicalisme. Mais on n'aura rien fait si on ne se pose pas la question : d'où vient le goût pour le djihad ?

Vous avez 20 ans, l'âge où, si tout se passe bien, l'on vomit les tièdes et les demi-mesures, l'âge des poèmes fiévreux et des tourments, l'âge de l'absolu. Vous regardez autour, et que voyez-vous ? Des foules abruties qui arpentent des centres commerciaux de plus en plus gigantesques, de plus en plus nombreux. Vous prêtez l'oreille, et qu'entendez-vous ? Les rires gras d'une industrie de l'humour qui se fait appeler culture ; des tombereaux de niaiseries déversés dans l'espace public ; des louches de sirop psy déposées sur chaque geste, sentiment ou action ; la médiocrité de la classe politique ; et j'en passe.

Il y a pire : certains jours vous ne pouvez plus en douter, vous êtes dans la foule ; vous consommez, vous riez à des niaiseries, vous répétez des lieux communs, sûr d'être original, comme tout le monde.

Que l'Occident, en crise sur le plan de la transmission, ne permette plus à l'absolu de s'exprimer à l'âge absolu n'est qu'une partie du problème terroriste, de surcroît envisagé ici sous le seul aspect des jeunes Occidentaux convertis à l'islamisme terroriste. Mais si le goût du danger, l'adrénaline des

combats, l'exotisme, l'adhésion à une cause qui les dépasse étaient des facteurs déterminants dans les mobiles de ces jeunes gens au moment de prendre un aller simple pour la Turquie ou la Syrie, pourquoi les mêmes ne rallient-ils pas plutôt le camp des résistants qui offrent aussi tout cela, par exemple celui des Kurdes héroïques qui, hommes et femmes, repoussent Daech pied à pied, les armes à la main ?

Les faits ne suffisent pas. Il faut aussi, et surtout, de la rhétorique, une flamme, ce que le langage courant appelle le *feu sacré*.

La foi est le royaume de l'absolu. Elle est profane quand elle s'efforce de faire naître par l'action un monde nouveau, spirituelle quand elle balise la vie intérieure, religieuse quand elle est dialogue entre l'âme et Dieu. À de telles cimes, l'air est souvent raréfié et il faut bien redescendre dans la vallée. Ce sera pour y croiser le plus souvent des clercs de tout poil, prompts à rétrécir l'absolu pour le mettre à la portée de tous. La foi des simples n'est pas méprisable pour autant. Elle peut même être un idéal, comme l'enseignent les Béatitudes, loin des subtils détours théologiques.

Soit le catholicisme au Québec. En trois siècles, la convergence d'intérêts politiques et religieux, combinée à des données historiques et sociologiques, aura érigé un édifice clérico-social dont chacun peut lire la description dans les manuels d'histoire. Cet édifice qui paraissait fermement en place s'est effondré comme un château de sable dans la seconde moitié du XX^e siècle. Une telle rapidité suscite encore aujourd'hui l'étonnement des historiens et des sociologues. Pour certains, elle s'explique en partie par le visage qu'avait pris la foi au Canada français, au XIX^e et dans la première moitié du XX^e siècle, à savoir une pratique religieuse faite surtout de conformisme

social, sans être vraiment nourrie de réflexions, de débats philosophiques et théologiques. Hormis Marie de l'Incarnation ou Jeanne Le Ber, mais c'était à l'époque de la Nouvelle-France, et Jean Le Moyne, mais il ne fut l'homme que d'un seul livre (*Convergences*, 1961), le Canada français n'a guère donné de mystiques, de théologiens ou d'écrivains chrétiens d'envergure susceptibles de donner à la foi un terreau au-delà de l'observance du rite. Ôtez l'armature sociale de la religion et, faute de pensée pour l'irriguer en profondeur, la pratique religieuse disparaît elle aussi. Ne reste que le vide, qui se remplit de tout ce qui passe à portée.

Évitons tout malentendu. Il ne s'agit pas ici de plaider pour un retour à la religion des aïeux, et pas davantage à une foi médiévale, qui serait l'âge d'or de l'Occident chrétien. Il s'agit de s'extirper, par la pensée, du borbier des jours qui vous condamnent à l'insignifiance et à l'horizon bas de la médiocrité. Et, ce faisant, de redonner droit de cité à l'absolu et à l'idéalisme. L'essayiste Jean-Philippe Trottier n'est ni clerc ni théologien. Pourtant, dans *La profondeur divine de l'existence* (préface de Charles Taylor, éd. Médiaspaul, 2014), il montre bien, parmi plusieurs considérations éclairantes sur la liberté ou le dualisme corps/esprit, que la foi des simples, laissée sans objet une fois disparues les traditions religieuses et culturelles, se « dilue » dans la consommation, les rires télévisés ou les hurlements dans les stades. « L'amour, c'est l'absolu à la portée des caniches », ricane Céline dans *Voyage au bout de la nuit*. Que dirait-il des virées au centre commercial ? ●